

J'étais venu à Paris sans argent ; aussi, pendant ces premières années, je vécus surtout parmi *les misérables\** et, à Paris, *les misérables\** sont algériens. Ils dormaient à quatre, cinq ou six dans une chambre, à tour de rôle, étaient traités comme des bêtes et subsistaient tant bien que mal sur le pavé sale et hostile de Paris. Les Français les accusaient de paresse parce qu'ils semblaient passer presque tout leur temps dans leurs cafés, à boire du thé. Mais ils n'étaient pas paresseux : ils trouvaient difficilement du travail et leurs chambres étaient glacées. (Les étudiants français aussi passent leurs journées dans des cafés, pour les mêmes raisons, mais personne n'y voit de la paresse.) Les cafés arabes étaient chauds, bon marché et leur permettaient de se retrouver entre compatriotes. Car, bien qu'ils parlassent français et fussent, en un sens, des produits de la France, ils ne se sentaient pas chez eux à Paris, moi non plus d'ailleurs, bien que pour un autre motif. Ils avaient la nostalgie d'une certaine opulence, de saveurs, de formes, d'eau, de soleil, que j'imaginai difficilement et ils n'étaient pas venus en France pour rester. Un jour, ils retourneraient chez eux, un chez-eux bien précis. Ils gardaient ainsi dans leur cœur quelque chose que la France ne leur prendrait jamais. Mais nous, là-bas, en Amérique, nous avons tout perdu, on nous avait tout pris et nous n'avions nulle part où aller : nous étions *chez nous\**. Les Arabes étaient ensemble à Paris mais les Noirs américains étaient seuls. Les Algériens vivaient une pauvreté totale avec des moyens de défense pitoyables, je ne comprenais pas leur personnalité, leur présent était sinistre et leur avenir condamné à l'être encore plus. Mais, malgré tout cela, leur situation était bien plus cohérente que la mienne. Je ne dirai pas que je les

enviais, non, j'étais même intimidé par le caractère immédiat, impératif de leur faim, ou de leurs faims ; mais je les respectais et en découvrant peu à peu l'influence de leur histoire sur leur personnalité je commençai à soupçonner qu'il en allait de même pour moi.

Les Français étaient encore enlisés dans la guerre d'Indochine quand j'arrivai en France et je vivais à Paris quand Diên Biên Phu tomba. Les marchands de tapis et les vendeurs de cacahuètes qui arpentaient les rues de Paris n'avaient rien à voir alors avec ce désastre militaire ; pourtant, l'attitude populaire, qui n'avait jamais été très amicale, et celle de la police, qui avait toujours été menaçante, se firent plus sournoises et méchantes. Cela m'intrigua au début, à tort. C'est ainsi que les gens réagissent à la perte d'un empire — car celle-ci implique une révision déchirante de leur identité — et je devais retrouver ce comportement plusieurs fois et pas seulement en France. Les Arabes ne faisaient pas partie de l'Indochine mais ils *faisaient* partie d'un empire qui, visiblement, s'écroulait à toute allure, partie d'une histoire qui arrivait à son *dénouement\** (au sens littéral et douloureux du mot) et se révélait le contraire du mythe que les Français en avaient fait. Les autorités françaises qui gouvernaient les Arabes se voyaient de plus en plus contestées. Incapables de se justifier, n'essayant même pas de le faire, elles se contentaient d'accroître leurs forces de répression. On put voir ainsi combien leur peur était grande et plus d'un Nord-Africain décida alors *coûte que coûte\** d'amener les Français à un nouveau Diên Biên Phu.

Autre chose me frappa, que je devais observer de plus près dans mon propre pays. Les Français étaient blessés et furieux

de voir leur administration de l'Algérie critiquée, surtout par ceux qui la subissaient. Si, en cela, ils ne faisaient pas preuve d'une grande originalité, ils montraient pourtant une extrême violence dans leur réaction. Comme ils se plaisaient à le répéter, après tout, il n'y avait rien dans ces colonies, avant leur arrivée, rien du tout ; les maigres richesses en minerais et en pétrole qui pouvaient s'y trouver n'auraient été d'aucun bien pour les indigènes puisqu'ils ignoraient leur existence même et la façon de les exploiter. C'était donc pour le bien des indigènes que la France exploitait les ressources de l'Algérie. Les Français mettaient un tel lyrisme à décrire les bienfaits dont ils comblaient leurs colonies que c'eût été le comble de la grossièreté que de leur demander quels avantages eux-mêmes en tiraient. (Plus tard, lors d'un séjour au Sénégal et en Guinée, je pus voir quelques exemples de cette notion d'équité dans les échanges.)

C'était étrange pour moi de me trouver dans un pays étranger, au langage différent du mien et d'entendre la même rengaine, de me voir jugé avec les mêmes vieux arguments. À les entendre, les Français avaient toujours eu d'excellents rapports avec les indigènes, ils avaient d'ailleurs un fonds inépuisable d'anecdotes pour le prouver. (Je n'ai jamais trouvé un indigène pour les corroborer mais je n'ai jamais rencontré non plus un Africain qui ne détestât pas le docteur Schweitzer.) Ils vous citaient le nombre d'hôpitaux, d'écoles qu'ils avaient construits — et j'eus aussi l'occasion d'en voir quelques-uns plus tard. De temps en temps, l'un de mes interlocuteurs se sentait gêné par la couleur de ma peau, une expression de mon visage, une remarque que je faisais ; ou bien j'affirmais, arbitrairement (car il n'y avait aucune raison de supposer qu'ils m'accepteraient

comme un des leurs), ma parenté avec les Arabes. On me disait alors, avec un sourire chaleureux, que j'étais différent : *le noir américain est très évolué, voyons\** ! Les Arabes, non ; ils n'étaient pas « civilisés » comme moi. Cela me fut un grand choc de m'entendre traité d'« être civilisé », mais l'accolade si longtemps attendue était donnée trop tard ; enfin il y avait une contradiction qui me fascinait dans ce raisonnement. Je n'ai jamais entendu un Français, même parmi ceux qui les aiment, décrire les États-Unis comme un pays civilisé. Bien sûr, je sais, la vérité c'est que, pour les Français, il n'y a pas au monde de nation aussi civilisée que la leur. Mais, même en admettant ça, si un pays aussi peu raffiné que les États-Unis a pu produire une créature aussi splendidement civilisée que moi, comment se fait-il que les Français, avec des siècles de raffinement derrière eux, n'aient pu civiliser les Arabes ? Cette question me paraissait astucieuse, mais je me trompais lourdement car la réponse était très simple : les Arabes ne souhaitaient pas être civilisés. Oh ! bien sûr, les Américains ne pouvaient pas comprendre ces gens aussi bien que les Français ; après tout, il y avait presque cent trente ans qu'ils vivaient ensemble en bons termes. Mais les Arabes avaient leurs coutumes, leur langage, leurs dialectes, leurs tribus, leurs régions, une religion différente et les Français n'étaient pas *racistes\** comme les Américains, ils se refusaient à détruire les cultures indigènes. Et puis, l'Arabe cache toujours quelque chose ; on ne peut jamais savoir ce qu'il pense, impossible de lui faire confiance. Il y a aussi leur attitude avec les femmes, pleine de brutalité, bref ce sont des obsédés du viol ; ils volent et ils ont toujours un couteau sur eux. Mais les Français supportaient ça avec patience depuis cent ans

et étaient prêts à continuer ainsi pendant aussi longtemps bien que l'Algérie fût un lourd fardeau pour l'économie nationale. On me rappelait aussi que tout Algérien — grâce au fait que l'Algérie était française, était un *département\** français et ça, pas question que ça change —, tout Algérien, donc, pouvait venir librement à Paris mettre l'économie en péril, rôder dans les rues et convoiter les femmes françaises. Bref, la générosité des Français était si constante et exemplaire qu'il était impossible d'imaginer ses enfants prêts à se révolter.

Impossible pour un Français peut-être mais pas pour moi. Un après-midi ensoleillé, j'avais vu, dans une rue, la police rouer de coups un vieux vendeur de cacahuètes qui n'avait qu'un bras et j'avais vu aussi les visages indifférents des Français assis à la terrasse d'un café et ceux des Arabes gonflés de haine. Oui, moi j'y croyais : et la révolte arriva.

Non sans signes avant-coureurs, sans avertissements. Mais seuls les poètes, dont le travail est d'exhumer et de recréer l'histoire, savent déchiffrer ces messages-là.

---

Après quatre années à l'étranger, je retournai à New York en 1952, au plus fort de ce bouleversement national qu'a été le maccarthysme. Cette crise ne me surprit pas ; plus rien ne pouvait m'étonner de la part des Américains, mais elle m'effraya à plus d'un titre. D'abord, je m'aperçus que seules me protégeaient de la curiosité féroce et publique des Inquisiteurs américains ma couleur, l'obscurité de ma personne et ma jeunesse relative : ou en d'autres mots le manque d'imagination des juges. J'étais juste un peu trop jeune pour avoir eu un passé

politique légal. Un garçon de treize ans est mineur et, aux yeux de la république, s'il est noir et vit dans un ghetto, il est né pour porter des paquets. En réalité, à treize ans, j'étais un adepte convaincu des défilés. J'avais déjà participé à une parade du 1<sup>er</sup> Mai, j'avais porté des banderoles et crié : *À l'est et à l'ouest, dans toute la ville, nous voulons que tous les propriétaires suppriment les taudis*. Je ne savais peut-être rien sur le communisme, mais j'étais expert en taudis. À dix-neuf ans j'étais trotskiste, ayant beaucoup appris entre-temps sinon sur le communisme en tout cas sur les staliniens. L'ironie pour moi, dans cette crise du maccarthysme, était que j'avais été anticommuniste à l'époque de l'alliance entre les États-Unis et la Russie. Un soir, dans la 14<sup>e</sup> Rue, j'avais failli me faire tuer pour avoir critiqué trop haut en présence de patriotes cette remarquable contribution de Warner Brothers à l'effort de guerre qu'est le film *Mission à Moscou*. Ces mêmes patriotes voulaient maintenant brûler le film et pendre ses producteurs et, pendant toute la période du maccarthysme, les gens de Warner se donnèrent beaucoup de mal pour justifier le film. Ils étaient abjects, bien sûr, mais pas plus que presque tout le monde. Ce fut une époque horrible, répugnante : mon mépris pour la plupart des intellectuels et (ou) des libéraux américains date d'alors. Je dis la plupart, mais les exceptions forment un panthéon remarquable, même, ou plutôt surtout, ceux qui ne survécurent pas aux flammes dans lesquelles leur vie et leur réputation avaient été précipitées. J'étais revenu dans une ville où la plupart des gens, ayant abandonné toute dignité, couraient se mettre à l'abri comme des lapins, une ville où les hommes livraient leurs amis à la meute et justifiaient leur trahison avec de savants

discours (et des accents émouvants) sur celle du Komintern. Certains écrits de cette période, tendant à justifier l'exécution des Rosenberg, par exemple, ou la crucifixion d'Alger Hiss (et la béatification de Whittaker Chambers) m'en apprirent long sur l'irresponsabilité et la lâcheté des libéraux; on n'oublie pas de telles choses. Plus encore que l'ignorance et l'arrogance dont ils s'étaient toujours servis pour refuser de voir la signification profonde de la souffrance des Noirs, leur comportement pendant cette période me convainquit qu'un esprit sans passion, aussi brillant soit-il, reste stérile. Il ne faut pas oublier que j'avais connu ces gens-là bien avant qu'ils ne me découvrent : pendant des années, j'avais porté leurs paquets, vidé leurs poubelles et reçu d'eux des pourboires (plutôt légers). Mais la façon dont ils se conduisirent entre eux pendant le maccarthysme fut, par certains côtés, pire que leur comportement avec moi, car je n'avais jamais été assez fou pour compter sur leur amitié et leur dévouement. Je compris que, ligotés par leur culpabilité, ils invoquaient de faux principes et qu'au fond ils n'étaient que les descendants respectables d'obscurs immigrants, luttant désespérément pour conserver leurs privilèges acquis. Car, pour moi, l'activité intellectuelle est, et doit être, désintéressée — la vérité est une épée à deux tranchants — et si un homme est prêt à se laisser transpercer par cette épée, même jusqu'à en mourir, alors toute son activité intellectuelle n'est qu'une masturbation illusoire et une tricherie perverse et dangereuse.

J'essayais de mon mieux de comprendre les événements et de m'y adapter. Mais j'étais parti trop longtemps. Non seulement je ne *pouvais* pas me réhabituer à la vie new-yorkaise mais je ne le *voulais* pas : je ne serai plus jamais le nègre de personne.

Or, j'allais maintenant découvrir que la société a plus d'une façon de faire de vous son nègre, il y a plusieurs techniques pour écorcher le chat ; si la main glisse ici, elle se resserre là : on m'offrait, aimablement même, de devenir membre du club. J'essayai de me montrer compréhensif devant l'intérêt soudain de mes compatriotes pour l'être compliqué et indiscipliné que j'étais — j'essayai vraiment, de toutes mes forces, non sans quelque stupéfaction et une certaine méchanceté. Je commençai à me sentir profondément mal à l'aise, à éprouver le sentiment étrange et terrifiant de ne plus savoir où j'étais. Les mots que les autres prononçaient, ceux-là mêmes qui sortaient de ma bouche semblaient ne plus avoir de sens pour moi. Ils n'exprimaient aucun aspect de la vie que j'eusse connu ou subi. Mon père ni ma mère, mes frères ni mes sœurs n'étaient présents aux tables où je m'asseyais, personne parmi ces gens n'avait entendu parler d'eux. Mes propres origines devinrent aussi floues que la fumée de cigarette qui flottait autour de ma tête. Ce n'est pas que je m'accrochais à ma misère passée. Au contraire, si ma pauvreté prenait fin, tant mieux, ce n'était pas trop tôt. Mais je sentais une paralysie m'envahir comme si j'étais condamné à vivre silencieusement le reste de ma vie.

C'est, je pense, ma propre obsession du phénomène maccarthysme qui m'amena à soupçonner l'impuissance et le narcissisme de ces gens, dont jusqu'alors j'avais respecté les noms. Je n'avais jamais eu l'occasion de les juger, comment dire, de l'intérieur. Pour moi, la situation était simple : McCarthy était un lâche et une brute, dépourvu de tout honneur, de toute intention honorable. À mes yeux, aucune équivoque n'était possible sur la nature de ce mouvement, aucun doute sur la nocivité de



ses effets. Et pourtant, ils passaient des heures à discuter pour savoir si McCarthy était ou non un ennemi des libertés américaines. Je ne voyais vraiment pas quelle preuve supplémentaire il leur fallait. Ils me faisaient penser à ces juifs allemands qui restaient assis à se demander si Hitler était vraiment une menace pour leur vie jusqu'au moment où la réponse leur était donnée brutalement par un coup frappé à la porte. Pourtant, ces intellectuels libéraux raffinés poursuivaient gaiement leur débat stérile alors que chaque heure apportait un peu plus de détresse, de honte — et de déshonneur — au pays qu'ils prétendaient aimer. Ils se justifiaient en invoquant la nécessité de « refouler » le communisme qui, m'informaient-ils sans rougir, était une menace pour le monde « libre ». Je ne leur dis pas jusqu'à quel point ce monde libre me menaçait, et des millions d'hommes avec moi. Mais je me demandai comment la justification d'une tyrannie impitoyable et criante pouvait, à n'importe quel niveau, servir la liberté. Quelle nécessité interne et inavouée poussait ces gens à entretenir une illusion si peu séduisante? Que pensaient-ils de la vie humaine, eux qui étaient si enveloppés et remplis de formules qu'ils semblaient ne plus avoir de contact avec elle? Ils étaient tous, pour le moment du moins, très fiers de moi, fiers que j'aie su me hisser jusqu'à leur niveau et me faire « accepter ». Quant à savoir ce que *je* pensais de *leur* niveau, comment *je* réagissais devant cette « acceptation » ou de quel prix je devais la payer, rien de tout cela ne faisait partie de leurs préoccupations pendant ces heures nocturnes. C'était à se demander si quelque chose pourrait jamais troubler leur sommeil. Car enfin, ils marchaient dans les mêmes rues que moi, prenaient les mêmes métros, étaient forcés de voir

comme moi ces garçons et ces filles de plus en plus révoltés et hostiles, et passaient, de temps en temps du moins, dans le quartier de la confection. Il est vrai que même les professeurs de Columbia ne mettaient jamais les pieds à Harlem, mais tout ce que New York est devenu en 1971 apparaissait déjà nettement en 1952 : il suffisait de traverser la ville en autobus pour voir qu'elle s'assombrissait et se détériorait, que le découragement et l'hostilité grandissaient, que les contacts humains étaient menacés de mort. Bien sûr, ces libéraux ne risquaient pas constamment, comme moi, d'être arrêtés par la police dans un quartier où « ils n'avaient rien à faire » ; ils ne pouvaient donc pas connaître aussi directement que moi l'entraîn avec lequel un agent de police applique les ordres venus d'en haut. Mais ils n'avaient pas le droit de l'ignorer ; eux qui ne savaient rien n'avaient pas le droit de parler en acteurs responsables de leur société. Car leur complicité avec les patriotes de ce moment-là signifiait que le policier agissait aussi sur *leur* ordre.

Non, je n'en pouvais plus. Dès que j'eus réussi à faire publier mon premier roman, je pris l'argent de mon à-valoir et allai droit dans une agence de voyages réserver ma place sur un bateau partant pour la France.

---

L'incident que je vais raconter est significatif, encore qu'il se situe plus tard, pendant un autre séjour à New York. Un soir, je me trouvais avec mes amis libéraux, après une projection privée d'un film français, *Le Salaire de la peur*. La question lancée sur le tapis fut : fallait-il ou non projeter ce film aux États-Unis ? La raison en était qu'il contenait des allusions

peu flatteuses sur les compagnies pétrolières américaines. Je ne sais plus maintenant si j'intervins dans la discussion — qu'aurais-je pu dire d'ailleurs ? Je me sentais paralysé, fasciné, comme un lapin devant un serpent. J'avais déjà vu le film en France et n'y avais pas trouvé la moindre trace d'antiaméricanisme. Même avec beaucoup d'imagination, on ne pouvait soutenir que ce fût le *motif*\* de l'histoire. Pourtant, nos patriotes de la dernière heure en étaient à discuter fiévreusement des dangers d'un film qui osait suggérer que les trusts pétroliers américains se foutaient éperdument de la valeur d'une vie humaine. Dans la pièce se trouvait une Française d'un certain âge, amère, aux lèvres pincées. Elle n'était peut-être pas la veuve d'un général vichyssois mais ses sympathies allaient de ce côté : je n'oublierai jamais ce moment quand, me regardant droit dans les yeux, elle dit : « J'ai toujours su que vous, les Américains, vous comprendriez un jour que vous combattiez du mauvais côté ! »

J'eus honte de me trouver dans cette pièce ; mais en même temps j'étais content, content d'avoir été présent, content d'être allé assez loin pour entendre parler le diable. Cette femme m'avait apporté quelque chose, je ne l'oublierai jamais. Je quittai la table du festin.

Pourtant l'espoir — que nous, êtres humains, pouvons devenir meilleurs — a la vie dure. Peut-être ne peut-on plus vivre si on le laisse mourir. Mais c'est dur aussi de voir ce que le monde nous offre. On découvre que la plupart des hommes sont malheureux et tôt ou tard deviennent méchants parce que leur malheur est trop grand. Quand on s'éloigne de ce que j'ai appelé le festin, on est poussé par un serment mystérieux, prononcé presque inconsciemment, de ne jamais se permettre

de tomber si bas. Très bas, peut-être, jusqu'à la lie, mais jamais à ce point-là de dégradation.

---

Quand je revins à Paris, à la fin de l'été, la plupart des cafés arabes que je connaissais avaient été fermés. Mon changeur de devises préféré, qui était aussi mon guide dans les mauvais lieux, une très belle petite fripouille, avait disparu, personne ne savait ou ne voulait dire où. Un autre type avait eu les yeux crevés, par la police selon certains, par ses frères de race selon d'autres, parce qu'il était un indicateur. En un sens, ce beau garçon puni de cécité comme traître à la France ou à l'Algérie symbolise l'atmosphère qui régnait à Paris dans les années qui ont précédé la révolution. On était soit Français, soit Algérien : on ne pouvait pas être les deux.

Alors commença une époque de rumeurs comme je n'en avais jamais connu. D'une certaine façon, ce qui arrivait aux Algériens ne m'atteignit pas parce que les Noirs ne semblaient pas être visés. Inconsciemment, je vivais à l'intérieur des structures américaines et dans ces structures, puisque les Arabes ont la peau plus claire que les Noirs, ceux-ci auraient dû souffrir davantage. Mais, qu'ils fussent de la Martinique, du Sénégal ou d'ailleurs, les Noirs étaient aussi visibles et repérables qu'avant et personne pourtant ne semblait les importuner ou leur accorder une attention particulière. Enfin, non seulement je réagissais selon le système de référence américain mais je faisais partie de la colonie américaine de Paris et nous étions plutôt lents, dans l'ensemble, à comprendre les événements.

Je finis pourtant par remarquer que je ne voyais plus *aucun* des Algériens que je connaissais, plus un seul ; je n'avais donc aucun moyen de savoir ce qu'ils étaient devenus. On ne les apercevait plus dans les boîtes minables que nous fréquentions ensemble, ils avaient apparemment abandonné leurs chambres ; leurs cafés, comme je l'ai dit, étaient fermés et ils n'apparaissaient plus sur les trottoirs parisiens pour vous changer de l'argent ou vous vendre leurs tapis, leurs cacahuètes ou même leur corps. Nous apprîmes qu'on les avait mis dans des camps autour de Paris où on les torturait et où on les assassinait. Personne ne voulait le croire, cela suscitait en nous un profond malaise, nous sentions qu'il nous fallait faire quelque chose mais nous étions impuissants. Nous commençâmes à comprendre qu'il y avait forcément une part de vérité dans ces vagues rumeurs : une femme me raconta qu'elle avait vu à Pigalle un Algérien projeté par le propriétaire d'un café à travers la porte vitrée *fermée* de l'établissement. Elle avait donc assisté, sinon à un meurtre, du moins à une tentative de meurtre. En fait, on assassinait les Algériens dans les rues, on les parquait dans des prisons, on les jetait dans la Seine comme des mouches.

Mais il n'y avait pas que les Algériens. Quiconque à Paris, ces années-là, ne semblait pas venir droit de Suède, était soupçonné d'être Algérien. À chaque coin de rue, on tombait sur la police, parfois armée de mitraillettes. Turcs, Grecs, Espagnols, Juifs, Italiens, Noirs américains, même des Français de Nice ou de Marseille étaient sans cesse en butte à des tracasseries et on ne saura jamais combien de gens, sans le moindre lien avec l'Algérie, furent jetés en prison ou assassinés pour ainsi dire par

accident. Le fils d'un acteur de renommée mondiale, lui-même acteur, qui avait une peau basanée et ne parlait pas français, fut rendu encore plus muet par le revolver braqué sur lui par un policier ; il dut son salut uniquement au fait qu'il se trouvait à proximité de son hôtel et put appeler le veilleur de nuit qui se précipita pour l'identifier. Deux jeunes Italiens en vacances eurent moins de chance : ils roulaient gaiement sur leur Vespa et n'obéirent pas aux sommations d'un policier ; celui-ci tira et leurs vacances eurent une fin sanglante. Tous les gens que l'on connaissait avaient des histoires semblables à vous raconter ; la presse commença à en publier ; il fallait de plus en plus de précautions pour se déplacer dans la célèbre Ville lumière.

Grâce à Dieu, je n'avais jamais, et surtout pas après m'y être installé, éprouvé le moindre amour romantique pour Paris. J'avais peut-être poétisé Londres, à cause de Charles Dickens ; mais cette poésie disparut dès que j'eus posé mes bagages sur le trottoir de la gare Victoria. Je n'étais pas tant venu à Paris que je n'avais fui l'Amérique. J'avais, par exemple, sérieusement envisagé d'aller travailler dans un kibboutz en Israël et si je choisis Paris ce fut presque en fermant les yeux et en posant mon doigt au hasard sur une carte. Aussi, tout ce qui se passait me démoralisait moins que si j'avais commis l'erreur initiale de considérer Paris comme la ville la plus civilisée et les Français comme le peuple le moins primitif de la terre. Je connaissais trop bien la Révolution française. J'avais trop lu Balzac pour m'abuser ainsi. Chaque fois que je traversais la place de la Concorde, j'entendais le roulement des tombereaux, le grondement de la populace et, là où se dresse l'Obélisque, je voyais — et je vois toujours — *la guillotine*\*. Quiconque

s'est trouvé un jour à la merci du peuple a fait une expérience inoubliable ; il se méfiera toujours du patriotisme populaire et évitera les foules, même les plus chaleureuses.

Pourtant, je m'étais enfui parce que j'espérais trouver un endroit où je serais traité plus humainement que dans mon pays, où les risques que je courais me seraient plus personnels et mon destin moins rigidement fixé. Et Paris m'avait donné tout ça : en me laissant complètement seul. J'y vécus longtemps sans me faire un seul ami français et encore plus longtemps avant de pénétrer dans un foyer. Cet état de choses ne me bouleversa pas parce que Henry James m'avait précédé à Paris et m'avait généreusement mis au parfum. Bien plus, pour un garçon noir qui a grandi grâce à l'aide sociale et à cette saloperie qu'était la charité des libéraux américains, cette totale indifférence venait comme un soulagement et même une marque de respect. Si j'arrivais en m'en sortir, tant mieux ; si j'échouais, tant pis. Je ne voulais aucune aide et les Français se gardèrent bien de m'en offrir, ils me laissèrent me débrouiller tout seul. À cause de cela, même en sachant ce que je sais et aussi peu romantique que je sois, il y aura toujours une histoire d'amour entre moi et ces étranges et imprévisibles bourgeois chauvins qui, en parlant d'eux-mêmes, disent *la France\**.

En d'autres mots, mes raisons de venir à Paris et la liberté de vie relative que j'y trouvais signifiaient que je ne considérais pas la France comme un Algérien. En fait, lui et ses frères étaient assassinés par mes hôtes. Après tout, l'Algérie fait partie de l'Afrique et la France de l'Europe : cette Europe qui avait envahi et violé le continent africain puis égorgé ceux de ses habitants qu'elle ne pouvait pas réduire en esclavage ; cette Europe dont

l'Afrique devait encore se libérer. Peu importait que je n'aie jamais vu la Casbah d'Alger ou que les Algériens ne soient jamais allés à Harlem. Eux et moi, nous étions pareillement des victimes de cette histoire, et j'appartenais encore à l'Afrique même si l'on m'en avait arraché quatre cents ans auparavant.

La question de mon identité n'avait jamais été aussi essentiellement liée à la réalité — à la fatalité — d'un choix moral. L'inconvénient inévitable du choix moral tient à ce qu'il est, par définition, arbitraire — malgré son côté spectaculaire —, en apparence déraisonnable, et qu'il contient sa propre justification. Dans ce cas précis, ma réaction semblait en effet déraisonnable, non seulement à cause de mon ignorance du monde arabe mais aussi parce que je ne pouvais avoir aucune influence sur leur destin. Et pourtant celui-ci était lié au mien, leur bataille était aussi la mienne et refuser de fuir ce fait lourd de signification devint pour moi une question d'honneur.

J'irai plus loin : même si c'était plus vrai en principe qu'en réalité, comme j'en fis l'expérience, ma vie à Paris était, dans une certaine mesure, protégée par le fait que je possédais un passeport vert. Ce passeport proclamait que j'étais libre citoyen d'un pays libre et ne devais donc pas être traité comme une des possessions noires et sauvages de l'Europe. En retraversant l'océan, ce même passeport subissait une métamorphose, probablement due à l'eau, et proclamait que je n'étais pas un prince africain mais un vulgaire nègre américain et que nul gouvernement étranger ne protesterait si on trouvait mon cadavre flottant dans les égouts. Je n'avais jamais eu auparavant l'occasion de réfléchir à l'habileté de la stratégie blanche : les Noirs ne se connaissaient pas entre eux, pouvaient à peine



se comprendre et donc difficilement se faire confiance. Ainsi, de quelque côté que nous nous tournions, nous nous trouvions sur le territoire de l'homme blanc et nous étions à sa merci. Quatre cents ans vécus en Occident avaient fait de moi un Occidental — impossible de le nier. Mais ces mêmes quatre cents ans n'avaient pas réussi à me blanchir — c'était aussi évident ; ils avaient exposé ma vie quotidienne à des dangers si graves que j'avais fui, sans prendre haleine, jusqu'à Paris. Si je m'étais réfugié en Israël, qui a été créé pour protéger les intérêts de l'Occident, je me serais trouvé encore plus coincé : dans quelle partie de Jérusalem aurais-je choisi de vivre ? En 1948, il n'existait aucun État véritablement noir, sauf peut-être le Liberia, qui eût accueilli ou souhaité récupérer un Noir américain fauché. Mais même encadré par des contremaîtres noirs, je n'aurais pas tenu longtemps sur les plantations de caoutchouc de la société Firestone.

---

Comme je l'ai dit plus haut, j'ignorais presque tout du problème franco-algérien mais j'entrepris d'effacer cette ignorance et fus ainsi amené à faire un dossier des éditoriaux que M. Albert Camus donnait au journal *Combat* — Né à Oran, où se déroule son premier roman, *L'Étranger*, Camus apparaissait comme un humaniste de gauche ; il était jeune, lucide et on pouvait raisonnablement penser que ces qualités, jointes à l'autorité que lui donnait sa connaissance de l'Algérie, marqueraient son analyse de la nature du conflit.

Je n'ai jamais placé cet auteur aussi haut que le font beaucoup de gens. Un fait me frappa : pour Camus, l'humanisme européen

semblait s'arrêter aux portes de l'Europe et cet homme qui défendait si noblement la liberté quand il s'agissait d'Européens ne pouvait parler que de « Justice » à propos de l'Algérie. Il devait pourtant bien connaître et avait certainement vu de ses propres yeux quelques exemples de la « justice » française en Algérie. (Comme le disait un « bénéficiaire » africain, « c'est un moyen légal de rendre l'injustice ».) Étant donné les principes qui étayaient ses éloquents dissertations sur les problèmes de la liberté individuelle, il ne pouvait pas ne pas voir que la véritable cause de la bataille d'Alger était le refus des Français d'accorder aux Algériens le droit d'avoir tort ; ils leur refusaient cette situation « existentialiste » si chère aux Français à une certaine époque ; pour être plus précis, ceux-ci n'osaient pas imaginer que la situation algérienne pût être « existentialiste », justement parce que celle de la France était si critique. Comment Camus aurait-il pu ignorer que l'Algérie n'était française que dans la mesure où la puissance française en avait décidé ainsi ? Si l'Algérie, sur la carte, faisait partie de l'Europe, c'était parce que celle-ci l'y avait placée d'autorité. C'est la force et non la justice qui défait et refait les cartes ; les Algériens ne se battaient pas pour obtenir plus de justice (ils devaient en avoir leur compte maintenant) mais le droit de déterminer leur propre destinée.

C'est pourtant à cette époque que Camus traduisit et mit en scène au théâtre des Mathurins la pièce de Faulkner *Requiem pour une nonne*. Une revue américaine me demanda d'en faire une critique. Sans cela, je ne serais certainement pas allé voir la pièce car je l'avais vue à New York, j'avais lu le livre et j'avais trouvé cette histoire mortellement ennuyeuse.

Accompagné d'une amie courageuse, je m'en fus au théâtre des Mathurins où nous dûmes subir le récit interminable des péchés d'une dame sudiste blanche, de son mari fantoche et de Nancy, la domestique noire, putain et morphinomane. Pour arrêter sa maîtresse dans sa tentative folle d'autodestruction, pour la ramener à la raison, Nancy tue le bébé de celle-ci. On trouvera peut-être que c'est une curieuse façon de guérir les malades mais pour Faulkner, Nancy représente le Christ et s'est chargée des péchés de sa maîtresse.

Pourquoi ? Nancy a déjà bien assez de péchés, qui, dans l'ensemble, présenteraient plus d'intérêt pour nous, et la dame qu'elle entreprend de sauver avec des moyens aussi radicaux est trop insignifiante et trop, beaucoup trop bavarde — en un mot trop irréaliste — pour justifier un tel dévouement.

La clef d'une fable se trouve souvent dans la personnalité du conteur. Je pensai comprendre pourquoi Faulkner avait eu besoin de croire à un pardon noir à la fois si généreux et si sanglant ; un pardon noir qui, si on écarte la signification symbolique que Faulkner lui a donnée, se distingue à peine des classiques et sanglantes vengeances de l'Ancien Testament. Ce que Faulkner souhaite croire, et nous faire croire, est en contradiction avec ce qu'il soupçonne : que la Noire Nancy a probablement tué le bébé blanc de la Blanche Temple par haine pure. De toute façon, dans la vie, ce serait sans importance : pardon ou vengeance, Nancy commet un infanticide. C'est cet écartèlement entre l'espoir et la terreur, cette impuissance à lire le sens d'un événement, qui condamne la pièce à une emphase insupportable. Je comprenais pourquoi Faulkner avait besoin de Nancy. Mais pourquoi Camus avait-il

besoin de Faulkner ? Sur quel terrain l'esprit du grand romancier vieillissant du Mississippi et celui du jeune écrivain oranais se rencontraient-ils ?

Ni l'un ni l'autre ne peuvent être présentés comme des racistes, même si Faulkner a déclaré un jour qu'il n'hésiterait pas à tirer sur les Noirs si cela était nécessaire à la défense de l'État du Mississippi. Cette phrase est due à un excès de patriotisme peu susceptible, chez Faulkner, de se traduire en acte. Son inconvénient, c'est qu'elle a certainement encouragé d'autres à une telle action. Les portraits de Noirs que Faulkner a faits, malgré une absence de nuances que seul, peut-être, un écrivain noir est capable de sentir — car Faulkner ne pouvait voir les Noirs que par rapport à lui et non par rapport à eux-mêmes —, sont néanmoins rendus vivants par le tourment de leur créateur. Il cherche à exorciser une histoire qui est aussi une malédiction. Il veut que le système traditionnel, établi à partir du meurtre gratuit et d'une cupidité sans limite, soit purifié et racheté sans autre effusion de sang — c'est-à-dire sans se remettre en question — et sans contrainte extérieure. Mais les systèmes en place ne se régénèrent jamais, non pas tant parce qu'ils ne le souhaitent pas mais parce qu'ils ne le peuvent pas. Ils ne le peuvent pas parce que leur existence même a toujours dépendu d'une force qu'ils ont dû maîtriser. Cette domination est la clef de leur identité, le triomphe et la justification de leur histoire et c'est sur elle qu'ils assoient leur bien-être matériel. C'est une chose de voir les erreurs et les excès dont cette histoire, qui est maintenant partie intégrante de votre personnalité, est remplie ; c'en est une autre de comprendre que, pour des millions de gens, cette même

histoire n'a été qu'un joug intolérable, une horrible prison, une tombe. Ce n'est pas facile d'admettre que la vie de millions de gens dépend de la destruction rapide de cette histoire, même si cela entraîne l'abaissement ou la mort de ceux qui en sont les héritiers. Peu importe d'ailleurs ce que cette histoire a apporté aux esclaves, puisqu'ils n'étaient pas libres de le rejeter ; ils ne pourront l'apprécier que lorsqu'ils auront le droit d'y prendre ce qui leur convient et de contribuer à l'histoire par le seul fait de leur présence reconnue. Le mineur sud-africain, l'Africain dans la brousse à la recherche de racines, le manœuvre algérien sur les échafaudages de Paris n'ont aucune raison de s'incliner devant Shakespeare, Descartes, l'abbaye de Westminster ou la cathédrale de Chartres ; bien plus, mis en présence de ces monuments, ils ne disposent d'aucun moyen honorable d'y avoir accès. Lorsqu'ils regardent l'histoire, ils ne peuvent pas ne pas voir qu'on les a volés, calomniés, rejetés : s'incliner devant cette histoire, c'est en accepter le jugement inique et arrogant.

C'est pourquoi, finalement, toutes les tentatives de dialogue entre les maîtres et les asservis, entre ceux qui sont à l'intérieur de l'histoire et ceux qu'on a rejetés à l'extérieur, échouent. Il est vrai que, jusqu'à présent, un tel dialogue a rarement été tenté : le maître et l'asservi ne parlent pas la même langue. Quand il a lieu, c'est avec un de ceux que les Américains appellent « nos » Nègres ou avec un *évolué*\* de Dakar. L'« évolué », ou le civilisé, a presque toujours été éduqué par, et pour, la France, et « nos » Nègres, voulant montrer quels bons élèves ils ont été, deviennent les défenseurs du capitalisme « noir » — concept qui exige du croyant plus de foi et beaucoup plus de schizophrénie

que celui de l'Immaculée Conception. Dakar étant une ville française sur la côte occidentale de l'Afrique, un représentant de Dakar n'est pas forcément un homme du Sénégal. Il risque plutôt d'être un citoyen spirituel de la France, auquel cas il ne pourra pas transmettre les véritables besoins de son pays ou de l'Afrique en général. Si un vrai dialogue s'engage, il ne saurait éluder la question clef : à qui appartient la terre et qui doit en exploiter les ressources. Alors les prétentions culturelles de l'histoire apparaissent comme un simple masque pour le pouvoir et c'est ainsi que, pour se débarrasser de Shell, Texaco et Coca-Cola, de la 6<sup>e</sup> flotte et du gentil soldat américain venu protéger ces investissements, on jette aussi par-dessus bord Balzac et Shakespeare, Faulkner et Camus. Plus tard, bien sûr, il pourra les inviter à revenir mais ce sera à ses propres conditions et, évidemment, dans sa propre terre.

Quand le païen et l'esclave crachent sur la croix et prennent un fusil, c'est que les murs de l'histoire vont une nouvelle fois être attaqués et s'écrouler sur ses habitants actuels pour les disperser et les détruire. Ceux-ci alors ne peuvent qu'invoquer l'histoire pour les sauver, cette histoire qui, aux yeux des opprimés, les a déjà condamnés. C'est pourquoi Faulkner espérait que les Noirs américains auraient la générosité d'«y aller doucement», c'est-à-dire qu'ils donneraient aux Blancs le temps de se racheter, comme s'ils n'en avaient pas eu suffisamment et comme si leurs victimes croyaient encore aux miracles blancs. Et Camus répétait le mot «justice» comme si c'était une incantation, une formule magique à laquelle toute l'Afrique allait aussitôt répondre. Mais les Noirs américains ne pouvaient plus «y aller doucement» parce qu'ils avaient pris rendez-vous

avec l'histoire pour lui arracher leurs enfants. Et la « justice » de Camus était un concept fabriqué et trahi par l'Europe de la même façon que l'Église chrétienne avait déshonoré et blasphémé ce Sauveur au nom de qui elle avait fait mourir des millions et des millions de gens. Et si cet argument paraît trivial, c'est à cause de l'endurcissement du cœur et de la conscience chez ces gens qui croient que leur pouvoir leur a donné le droit exclusif à l'histoire. — Si les chrétiens ne croient plus en leur sauveur (qui d'ailleurs n'a pas réussi à les sauver), pourquoi, se demande alors le païen, abandonnerais-je mes dieux pour le vôtre ? Car moi je sais que mes dieux sont réels : ils m'ont permis de vous résister.

---

À l'automne de 1956, je couvrais pour la revue *Encounter* (ou pour la C.I.A.) la première conférence internationale des Écrivains et Artistes Noirs qui se tenait à Paris, à la Sorbonne. Par un bel après-midi, nous formions tout un groupe, dont Richard Wright aujourd'hui disparu, qui remontait en flânant le boulevard Saint-Germain. La plupart d'entre nous étaient des Africains et nous étions tous noirs (bien que certains ne le fussent qu'aux yeux de la loi). Et, à tous les kiosques à journaux de ce large boulevard ombragé d'arbres, nous rencontrions la photo de Dorothy Counts : elle avait quinze ans et se rendait à l'école sous les insultes et les crachats de la foule ; cela se passait à Charlotte, en Caroline du Nord. Le visage de la jeune fille reflétait un orgueil, une tension et une souffrance inexprimables tandis qu'elle approchait du sanctuaire du savoir et affrontait les huées de l'histoire.